

aux premières lignes, il s'agissait d'une jeune fille de vingt ans !....

— Monseigneur, me dit l'alcade, Milanetta est la fille du chef des contrebandiers. Elle trompe chaque jour la défiance des douaniers et va de France en Espagne porter aux deux bandes les avis qui leur sont utiles pour continuer leur trafic. Cette jeune fille est coupable, je l'ai condamnée, vous devez ratifier la sentence. Vous l'avez promis à tous vos vassaux, vous l'avez promis au roi. La parole d'un grand d'Espagne est sacrée, monseigneur, signez la sentence.

— Jamais ! ...envoyer à la mort une fille de vingt ans ? je n'en aurai pas le courage.

— J'ai bien eu celui de la condamner, moi.

— Qu'a-t-elle dit pour sa défense ?

— Rien.

— Elle n'a point avoué ?

— Non.

— Alcade-major, je suspends l'exécution de la sentence. Faites conduire Milanetta devant moi ; je veux la voir et l'interroger à l'instant. Je saurai ce qu'il m'en reste à faire.

L'alcade obéit, et l'instant d'après Milanetta était devant moi. Oh ! si vous l'aviez vue cette jeune fille brillante de grâce et de beauté ! si vous aviez vu ce regard saillant, ce front large et brun, cette chevelure noire et flottante ce port noble, cette tête majestueuse ! Comme moi vous auriez éprouvé un respect involontaire, et comme moi vous l'auriez aimée !..... Oui, je n'avais que vingt-cinq ans alors ; je ne connaissais des femmes que la débauche et les orgies d'Espagne. Mon cœur vierge d'amour, mais très chauffé sous notre ardent soleil, appelant une passion profonde et bizarre, qui devait éclore tout-à-coup, en un instant, pour s'étendre sur toute ma vie et la brûler.....

J'étais plus tremblant que Milanetta quand il fallut l'interroger ; je restais seul avec elle et lui dis, en cherchant à déguiser l'émotion que j'éprouvais :

— Savez-vous la peine à laquelle l'alcade major vous a condamnée ?

— Oui, monseigneur, répondit-elle d'une voix calme, à la peine de mort.

— Avant de ratifier la sentence, j'ai voulu vous voir, vous interroger, et savoir si vous n'aviez rien à dire pour votre défense.

— Rien.

— Vous faisiez donc la contrebande ?

— Non.

— Pourquoi donc alliez-vous en France presque toutes les nuits ? quel motif pouvait vous y attirer ?

— Je ne veux pas le dire.

— Songez que le seul moyen de vous sauver est de déclarer franchement.....

— Je le sais, mais je ne parlerai pas. A vous, monseigneur, comme à l'alcade-major, je répondrai : Je n'ai point fait la contrebande. Que je sois allée ou non en France toutes les nuits, je ne veux pas en dire les motifs. Ma sentence est prononcée, qu'on l'exécute ; je suis prête à mourir. Maintenant, monseigneur, je ne répondrai plus.

Et dès cet instant elle fut sourde aux instances, aux menaces, aux prières. Elle garda un silence obstiné que rien ne put vaincre. Pendant trois jours je vis Milanetta, pendant trois jours je voulus lui arracher son secret et lui

dire le mien ; elle conserva au fond de l'âme ce qu'elle voulait me cacher, elle devina ce que je n'osais lui dire. Oui, ce fut dans sa froide prison que moi, son juge, son seigneur, le maître de sa vie, je tombai à ses pieds et lui dis ce qu'elle avait lu dans tout mon être. Ce fut dans sa prison qu'elle ne craignait pas de repousser mon amour, de refuser sa grâce au prix où je la lui offrais. Oh ! celui qui nous eût vus tous deux ainsi n'eût jamais dit : Voilà le juge, et voilà la victime. Elle fut toujours calme, résignée et digne. Moi j'éprouvais toutes les tortures d'un amour qu'on repousse et qui s'irrite du refus. Les voûtes de la prison retentirent de mes prières et de ma fureur, de mes sanglots et de mon amour ; je voulais qu'elle fût à moi, et j'étais prêt à la jeter au bourreau.... J'étais insensé, j'étais fou, j'aimais pour la première fois, et la femme à laquelle je criais amour, bonheur, idolâtrie, me répondait froidement : Je ne vous aime pas ; j'en aime un autre ! Oh ! cet aveu, tout poignant qu'il était, me consola un instant dans mes douleurs et dans mon délire. La jalousie qui déchire l'âme porte avec elle la haine et la vengeance.... se venger ! c'est un bonheur pour l'homme aux passions ardentes, dont la passion la plus ardente ne trouve pas d'écho.... Cet aveu me fit sourire comme un frenétique, c'était le rire d'un damné ! Milanetta l'avait compris. Elle recula cette fois avec effroi, et supplia à son tour pour celui qu'elle aimait.... elle oubliait dans sa frayeur qu'elle ne m'en avait pas dit le nom. Je le lui demandai d'une voix terrible. Le calme reparut aussitôt sur tous ses traits, et elle me répondit froidement : Vous ne le saurez pas.

A cet instant on venait de frapper avec violence à la porte de la prison. Mes gens me cherchaient de tous côtés. Un seigneur français venait d'arriver en grande hâte au château, et demandait à me voir à l'instant même. Je me rendis auprès de lui, voulant déguiser à mes gens le trouble qui m'agitait et dont j'étais effrayé moi-même, et j'entrai dans la salle d'honneur, encore en proie aux idées les plus sinistres. Un jeune homme m'attendait avec impatience, il demanda à me parler sans témoins.

— Je suis le marquis de....., me dit-il. Comme vous, monsieur le comte, je possède en France le dernier château sur la frontière, et comme vous je fais justice des contrebandiers.

En effet ce nom ne m'était pas inconnu, et souvent même nous avions correspondu avec le marquis pour la sûreté des frontières.

— Mais, ajouta-t-il, si sévère que soit votre justice et la mienne, nous ne devons pas envoyer à la mort des gens innocents parce qu'ils refusent d'expliquer leur conduite.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Écoutez moi. Une jeune fille nommée Milanetta est tombée entre les mains de vos douaniers.

— Quoi, monsieur, vous pourriez expliquer ?....

— C'est le seul but de ma visite. Ce matin seulement j'ai appris qu'elle était arrêtée, condamnée, et qu'elle avait refusé de dire les motifs de ses fréquents voyages en France pendant la nuit. Je les connais, moi, je viens vous les dire, mais les dire à vous seul, les confier à votre honneur, à votre discrétion.

— Parlez, monsieur.

— Milanetta est ma maîtresse.